

infligé à l'humanité ; de la promesse à elle faite d'un Libérateur ou Messie futur, et d'une foule de circonstances se rattachant à cette question, qui a rempli l'antiquité tout entière, au point de vue religieux.

Il faut voir sa belle étude sur Prométhée, ainsi résumée par lui-même : « Prométhée a voulu se faire l'égal de Dieu ; il tombe condamné à un affreux supplice, au fond duquel il nourrit cependant l'espérance d'un libérateur. La femme Jo partage avec l'homme cette double destinée, et c'est d'elle, et d'elle seule, que doit provenir leur libérateur commun. La procréation de ce libérateur doit avoir, en effet, un caractère miraculeux. C'est de la femme rendue féconde, sans aucune atteinte portée à sa virginité, par la seule vertu du Dieu, que doit venir au monde cet enfant dont le nom indiquera la miraculeuse origine, qui sera ainsi fils de Dieu et fils de la femme, et par conséquent Dieu et homme. Il désarmera la justice de son père irrité contre l'homme, et terrassera l'antique ennemi qui fut l'auteur de tous les maux de Prométhée. Cet ennemi tombera de son trône, et les imprécations lancées contre lui au commencement, par le maître du ciel, s'accompliront. Qui ne reconnaît à ces grands traits l'histoire de la Rédemption du genre humain, telle qu'elle se déroule dans le cours de notre Sainte Religion ? »

Ce drame de Prométhée, où Eschyle a si bien dit les croyances religieuses de la Grèce, sent l'inspiration, et il s'y trouve comme un souffle mystérieux d'en haut : « Ton supplice n'aura de terme que lorsqu'un Dieu s'offrira pour succéder à tes souffrances, et voudra bien descendre pour toi dans les enfers... » Ces paroles adressées à Prométhée rappellent bien notre Christ Jésus brisé pour nos crimes, le cœur percé par la lance, sur le rocher du Golgotha.

Nos pères les Gaulois adoraient dans leurs sanctuai-

res une déesse, Isis, qui devait mettre au monde *le Fils attendu*, et à Châlons-sur-Marne, on trouva cette inscription dans les débris d'un temple païen : *Virgini parituræ* : A la Vierge qui doit enfanter.

Chez les Romains, l'attente de notre Roi était vivante, et Cicéron, le grand orateur, disait que les oracles antiques des Sybilles annonçaient la venue d'un Roi, « qu'il faudrait reconnaître pour être sauvé : *si salvi esse vellemus.* » Et il ajoutait : « *In quem hominem et in quod tempus ?* Qui sera cet homme, quel sera ce temps ? »

Le grand poète latin, Virgile, traduisait en son beau langage l'oracle de la Sybille de Cumes, en disant : « Le cours immense des siècles va commencer de nouveau. Voici qu'une nouvelle race est envoyée des cieux. Que la naissance de cet Enfant par qui l'âge de fer va cesser, et qui fera lever l'âge d'or par tout l'univers, soit l'objet de vos soins charitables, chaste Lucine. C'est sous ton consulat, ô Pollion, que ce prodige du nouvel âge va se montrer ; c'est alors que, s'il reste encore des suites de l'iniquité des hommes, toute la terre va du moins respirer, affranchie de cette terreur qui la tenait enchaînée depuis si longtemps. Celui par qui doit s'opérer ces merveilles prendra la vie au sein de la Divinité ; il se distinguera entre tous les êtres célestes au-dessus desquels il paraîtra, et il régira le monde pacifié par les vertus de son père. Viens donc, chère descendance du ciel, grand rejeton de Jupiter ! le temps prédit approche ; viens recevoir les grands honneurs qui te sont dûs. Regarde : à ta venue, le globe du monde se balance, la terre et la mer, et le ciel profond s'agitent ; tout tressaille à l'approche de la nouvelle ère qui va s'ouvrir. » (4<sup>e</sup> Églogue.)

Vraiment, on eût dit que Virgile pressentait l'ère chrétienne, avec les transformations qu'elle allait opé-

rer dans le monde, par Celui, qui est venu, et dont la vertu seule pouvait opérer ces prodiges.

Et si du midi, nos regards se portent vers le Nord, jusque dans la Scandinavie, nous trouverons là une prophétie qu'Ampère, avec juste raison, a appelée l'*Apocalypse du Nord*. On y distingue clairement ces grands traits : — un combat final entre les dieux et les hommes ; — dans ce combat, Thor, le premier-né de enfants d'Odin et le plus vaillant des dieux livre un combat particulier au Grand serpent (Migdar) ; — Thor terrasse le grand serpent, mais il laisse lui-même la vie dans sa victoire ; — puis tout est consommé, le maître souverain met fin aux désordres et établit les sacrés destins qui dureront toujours. » (Voir Nicolas, Tom. I, p. 332.)

Il est donc historiquement vrai que, partout dans le monde ancien connu, l'attente d'un Roi libérateur était répandue. Et puisque le monde nouveau, l'Amérique, a été peuplé par des colonies venues de l'Asie, comme tout le prouve, nous devons retrouver aussi dans ces vastes régions, au moins, quelques linéaments des traditions universelles, en particulier, celle qui a trait au Messie promis.

Il en est ainsi. On peut même dire que, nulle part ailleurs, ces traditions sacrées ne sont aussi vivantes. Les historiens les plus sérieux en rendent témoignage.

Alexandre de Humboldt rapporte ceci : « On trouve dans plusieurs rituels des anciens Mexicains la figure d'un animal inconnu, orné d'un collier et d'une espèce de harnais, mais percé de dards. D'après les traditions qui se sont conservées jusqu'à nos jours, c'est un symbole de l'innocence souffrante ; sous ce rapport, cette représentation rappelle l'agneau des Hébreux ou l'idée mystique d'un sacrifice expiatoire destiné à calmer la colère de la Divinité. » (Humboldt, p. 251.)

« Tous les Américains, dit un auteur non suspect, du dix-huitième siècle, attendaient du côté de l'Orient — qu'on pourrait appeler le pôle de l'espérance de toutes les nations — un de leurs anciens rois qui devait revenir les voir par le côté de l'aurore, après avoir fait le tour du monde. » (Boulanger. *Recherches sur le despotisme oriental*.)

« La chute de l'homme, dit Rohrbacher, la nécessité de la rédemption n'étaient pas oubliées dans le nouveau monde. La mère de notre chair ou la femme au serpent *Cihua cohuatl*, est célèbre dans les traditions mexicaines, qui la représentent déçue de son premier état de bonheur et d'innocence. Nous avons parlé du monument découvert en Pensylvanie, qui montre que la même tradition était répandue dans toute l'Amérique. On y pratiquait un certain baptême sur les nouveaux-nés. Au Jucatan, on apportait l'enfant dans le temple, où le prêtre lui versait de l'eau destinée à cet usage, et lui donnait un nom. Mêmes expiations prescrites par la loi chez les Mexicains. « Dans quelques provinces on allumait du feu, et on faisait semblant de passer l'enfant par la flamme, comme pour le purifier à la fois par l'eau et le feu. Cette cérémonie, observe Alexandre de Humboldt, rappelle des usages dont l'origine en Asie, paraît se perdre dans une haute antiquité. » (Liv. I. ch. 83.)

On voit là que les traditions chrétiennes elles-mêmes avaient pénétré en Amérique.

Quant au sacrifice, il y était pratiqué de toutes manières. Ces malheureux sauvages offraient à leurs idoles, jusqu'à des êtres humains, qu'ils dévoraient, même à la table de l'empereur du Mexique ; et le Mexique avec le Pérou formait la partie la plus civilisée de tous ces vastes pays.

Il y avait cependant au-dessus de ce chaos une cer-

taine croyance au vrai Dieu, chez les Mexicains. Ils l'appelaient *Teut*, *Téot*, *Teolt*, nom qui se rapproche du grec *Théos*, Dieu. Tous les Américains croyaient à l'immortalité de l'âme et à l'existence d'une autre vie : la première appelle la seconde. Un vieillard indien disait à Christophe Colomb : « Tu nous a effrayés par ton audace ; mais souviens-toi que nos âmes ont deux routes au sortir du corps ; l'une est obscure, ténébreuse ; c'est celle que prennent les âmes de ceux qui ont molesté les autres hommes ; l'autre est claire, brillante et destinée aux âmes de ceux qui ont donné la paix et le repos. » (Ibid.)

Arrêtons ici nos recherches sur les traditions universelles, qui méritent bien leur nom, puisqu'on les retrouve partout.

Mais étant universelles, elles ne peuvent venir que de Dieu, créateur de l'homme. Il a parlé à nos premiers parents ; ceux-ci, à leurs descendants, qui ont transmis à leurs fils la Révélation primitive.

Il est impossible à l'homme de créer des choses universelles, vu la différence qui existe dans l'esprit de chaque peuple ; leur multiplicité, leur éloignement les uns les autres, leur indépendance, et souvent leur rivalité. Donc, les traditions universelles sur Dieu, sur l'homme ; sur la chute de l'homme, avec la participation de la femme ; sur le Sauveur ou Messie promis et attendu ; sur le serpent, etc. viennent du berceau du genre humain.

Quel admirable concert forment les figures prophétiques, les Prophéties, les traditions universelles en l'honneur du Messie, le Christ, notre adorable Maître ! L'occident s'unit à l'Orient ; le nord au midi pour le chanter, l'attendre et le bénir. Du sein de l'humanité privée de la lumière de la vérité, demandant que le soleil des âmes, le Roi immortel des cœurs, apparaisse

enfin, on entend des cris douloureux, qui se mêlent aux gémissements des victimes immolées : la terre a besoin d'un Sauveur, et elle supplie les cieux de le lui donner. Que les nues, chante-t-elle, pleuvent le juste... *Nubes pluant Justum !*

V.

APÔTRES DES TRADITIONS PRIMITIVES.

Nous venons de constater que les Traditions primitives avaient été propagées dans le monde entier, et qu'on les retrouvait en Asie, en Afrique, en Europe, en Amérique, dans tout le monde habité. Il convient maintenant, et il est nécessaire, de voir comment il a plu à Dieu d'opérer cette diffusion des vérités et des faits qui composent, on peut dire, le corps des traditions premières, dont le point culminant n'est pas autre que la grande promesse d'un Sauveur : Jésus-Christ, Roi éternel.

Pour la propagation des Traditions primitives, le Seigneur a choisi des apôtres — qui veut dire *Envoyés* — auxquels visiblement il a donné une mission sacrée. La liste en est longue. Nous nous bornerons à en suivre la marche, à travers les siècles et les diverses contrées de la terre. Nommons, dès maintenant : Noé et sa famille — Abraham.

*Noé et sa Famille.*

Les enfants de Noé, sans nul doute, interrogeaient sans cesse leur père, et conversaient avec ce saint patriarche, de ce qu'il avait appris de son père, et de ses

contemporains, touchant Adam et Ève, et les événements qui avaient changé le sort de l'humanité. Ses pères s'étaient consolés au sein de leur malheur par la promesse du Messie : elle était aussi sa suprême consolation, et ses aspirations les plus ardentes se tournaient vers cet Être mystérieux, désormais l'attente du genre humain. Il en parlait sans cesse à sa famille : sans cesse il offrait à Dieu des sacrifices, image et figure lointaine du sacrifice, qui aurait un jour pour théâtre, le calvaire de Jérusalem.

Il n'ignorait pas la vraie signification de cette pratique religieuse, commandée aux premiers hommes et réglée par un rite que le Seigneur lui-même avait prescrit. Il savait que c'était là le moyen de se rendre Dieu propice. Aussi à peine était-il sorti de l'Arche, dit la Genèse, « qu'il dressa un autel au Seigneur, et prenant de tous les animaux et de tous les oiseaux purs, il les lui offrit en holocauste sur cet autel. (Ch. viii, 20.)

Depuis ce jour mémorable, le Sacrifice n'a pas cessé d'être offert au ciel par la terre, soit comme figure, pendant les siècles qui ont précédé Jésus-Christ ; soit comme sacrifice réel et divin, depuis que notre Sauveur s'est immolé sur la croix, puis sur nos autels, où il renouvelle son oblation du Calvaire. Jamais le sacrifice de la messe ne cessera, jusqu'à la fin du monde. Quelle unité dans notre adorable Religion ! Et qu'il est doux pour un esprit, ami de la vérité, de contempler ce plan divin, qui va se déroulant à travers les siècles, malgré l'inconstance des hommes et la diversité infinie des événements.

Faut-il s'étonner davantage si le souvenir du Déluge s'est conservé dans les annales de tous les peuples ? Noé ne pouvait cesser non plus d'en parler. Avec quels accents émus, dût-il raconter jusqu'au dernier jour de sa longue existence, à tous ceux qui l'entouraient, ce

drame effroyable, depuis l'heure où le Seigneur lui donna l'ordre de construire l'Arche et d'inviter ses contemporains à faire pénitence, sous peine de voir s'exécuter les menaces divines, dont ils se moquèrent ; depuis le moment, où l'Arche se détacha du rivage, emportant avec lui sa famille, et les animaux et les oiseaux, et tout ce que l'ordre de Dieu, à qui la nature obéit, y avait appelé ; depuis l'instant où la terre disparut à ses yeux, couverte elle-même par les eaux d'une inondation vengeresse de ses crimes. Alors l'Arche fut le jouet des vagues amoncelées. Les cris de désespoir avaient cessé, jusque sur les plus hautes montagnes, et l'on ne voyait plus flotter à la surface des eaux réunies de la mer et de la terre, que des objets et des cadavres attestant la ruine de tout ce qui vivait et une destruction générale.

Que dut-il se passer alors dans l'âme du patriarche, de sa femme, de ses fils et de leurs femmes, ainsi que de leurs enfants ? Ils étaient sans nul doute profondément effrayés et émus, et le souvenir du Déluge, à jamais gravé dans leur mémoire, devint naturellement dans la suite, le thème habituel de leurs conversations, soit au sortir de l'Arche, soit dans les contrées, où ils furent dispersés bientôt pour aller peupler l'Asie, l'Afrique et l'Europe.

Non, il n'est pas étonnant que tous les peuples, instruits par le récit émouvant du Déluge, ouï de la bouche de ceux qui en avaient été les témoins, en aient tous gardé la mémoire.

Pour les événements, qui avaient précédé le Déluge, Noé en avait une parfaite connaissance. D'abord, il avait cinq cents ans, quand il eut achevé de construire l'Arche, et quelques milliers d'années à peine, le séparaient d'Adam et d'Ève, et des premiers hommes, qui vivaient près de mille ans. Quelques existences humai-

nes avaient donc suffi à remplir ce laps de temps. De sorte que Noé était parfaitement instruit, et de la création de l'homme, et du bonheur que goûtèrent nos premiers parents au Paradis terrestre ; et de la tentation d'Ève, à laquelle Adam lui-même succomba ; et de la punition qui leur fut infligée ; enfin, de la promesse d'un Messie réparateur et rédempteur.

« Noé, dit la Genèse, avait cinq cents ans, quand naquirent Sem, Cham et Japhet : *Noe vero cum quinquagensorum esset annorum genuit Sem, Cham et Japhet.* » (v. 34.)

Or, Lamech, père de Noé, avait cent quatre-vingt-deux ans, à la naissance de ce fils, et il vécut encore cinq cent quatre-vingt-quinze ans, durant lesquels il raconta à Noé ce qu'il avait appris lui-même de Mathusalem, son père, avec lequel il avait vécu pendant sept cent quatre-vingt-deux ans, puisque Mathusalem était âgé de cent quatre-vingt-sept ans, à la naissance de Lamech.

Quant à Mathusalem lui-même il avait vécu, pendant trois cents ans, avec Hénoch, son père, lequel avait connu Adam, dont la vie fut de neuf cent trente ans.

Comme nous savons nous illusionner sur le temps ! Mais un siècle n'est rien, en soi : c'est une vie humaine. Quelquefois même, il y a des hommes, des femmes, qui dépassent un siècle. De sorte que si nous mettons à la suite dix-huit de ces existences, nous atteignons au commencement de l'ère chrétienne, à Jésus-Christ, qui en est le point de départ. Non, nous ne nous faisons pas une idée juste du temps ; pas plus que de l'espace, que nous grandissons aussi à plaisir, puisqu'un voyageur, après quelques mois d'absence, peut rentrer à son foyer, ayant fait le tour du monde, dont nous disons sans cesse : l'immensité des terres et des mers. Aux enfants, tout paraît grand.

Concluons que la diffusion des Traditions primitives s'explique facilement, avant le Déluge, comme après.

En effet, Noé et sa famille en étaient parfaitement instruits, puisqu'entre la création d'Adam et le Déluge, il y avait eu le temps de quelques vies humaines, quelle que soit la chronologie que l'on suive, celle des *Septante* ou de la *Vulgate*, puisque les existences d'alors touchaient presque à mille ans, chacune.

Peu à peu, elles furent moins longues, après le déluge ; cependant elles durèrent encore assez longtemps pour permettre à Noé et à sa famille d'instruire leurs descendants de tout ce qu'ils savaient eux-mêmes, puisque Noé vécut encore trois cent cinquante ans, après sa sortie de l'Arche.

Il se fixa avec sa femme et ses enfants dans les vastes et fertiles plaines de Sennaar, au sud de la Mésopotamie. Peu à peu ses descendants se multiplièrent autour de lui, l'entourant de leur respect, écoutant sa parole, et demeurant fidèles au vrai Dieu. N'avaient-ils pas vu par le Déluge de quelle manière le Seigneur punissait les pécheurs ?

La Bible est sobre de détails sur les temps qui s'écoulèrent depuis ce cataclysme effroyable jusqu'à la vocation d'Abraham ; cependant ce qu'elle dit suffit pour nous convaincre que Noé savait faire respecter son autorité paternelle, et qu'il y avait chez les hommes d'alors un grand sentiment de pudeur. La conduite de Sem et de Japhet envers leur père endormi, affirme que ce noble sentiment était dans leur cœur, et la malédiction, qui tomba sur Cham, dans la personne de son fils Chanaan, montre ce qu'il en coûtait d'oublier le respect dû à son père et à la vertu. Noé, avec qui le Seigneur avait fait alliance au sortir de l'Arche, vécut donc trois siècles et demi dans les plaines de Sennaar, avec ses descendants qui se multiplièrent rapidement.

Il était le père et le roi de ce peuple ; il en était le prêtre et le docteur, et par son ministère, ainsi que par son autorité, la Révélation divine se maintenait dans toute son intégrité.

Il mourut, à l'âge de huit cent cinquante ans ; sans nul doute entouré d'une foule immense, composée de ses enfants, de ses petits-enfants, jusqu'à des générations innombrables. Sem, Cham et Japhet étaient auprès de lui, pour recueillir ses dernières paroles, qui rappelèrent la grande Promesse faite à nos parents, d'un Rédempteur.

Lorsque le père et la mère sont morts, les enfants se dispersent, et vont eux-mêmes fonder des familles : c'est ce que firent les enfants de Noé. Il y avait une autre raison, c'est qu'ils s'étaient multipliés à l'infini, et que le pays ne suffisait plus à leurs besoins. Ils partirent donc, Sem restant en Asie. Japhet se dirigea vers l'occident, et Cham vers le Sud, chacun gardant auprès de soi ses descendants. C'est ainsi que furent peuplées l'Asie, l'Afrique et l'Europe.

Que de souvenirs les fils de Noé devaient emporter avec eux ! Avec quel soin le chef respectif de ces trois peuples, se sentant lui-même revêtu de l'autorité qu'il avait vue dans son père, dut-il en remplir les devoirs, et se montrer, d'abord, fidèle aux lois de Dieu ! D'ailleurs, ils s'en allaient tous à l'aventure, sous la protection seule du ciel, et à mesure qu'ils découvraient de nouveaux cieux et de nouvelles terres, leur âme était saisie de ce frémissement d'admiration, qui élève l'homme vers le Créateur et le force à s'écrier : que Dieu est grand ! à la vue des grands spectacles de la nature.

Mais, nous le savons, l'homme abandonné à ses seules forces, à sa seule raison, ne saurait, ni découvrir la vérité religieuse, ni la conserver. Il a besoin du secours de Dieu pour avoir un symbole de foi et un

code de morale, dignes du Créateur et de lui-même ; il faut aussi qu'une autorité aidée d'en-haut, veille sur ce pieux trésor, pour qu'il se conserve dans toute son intégrité.

Or, nous l'avons dit : Dieu est le modèle des pères. Jamais il n'a laissé ses enfants sans une autorité visible et parlante, chargée de maintenir la Révélation divine dans le monde. Aussi a-t-il voulu qu'il y eût sur la terre une image de la future Église chrétienne. Cette Église fut fondée sur Abram, dont le nom fut changé en celui d'Abraham, qui veut dire *père de la multitude*, comme l'Église chrétienne fut fondée sur Pierre, dont le nom, qui était Simon, fut changé en celui de *Céphas*, Pierre.

#### *Abraham.*

« Quatre cent vingt-six ans après le déluge, dit Bossuet, comme les hommes marchaient chacun en sa voie, et oubliaient celui qui les avait faits, ce grand Dieu, pour empêcher le progrès d'un si grand mal, au milieu de la corruption commença à se séparer un peuple élu. Abraham fut choisi pour être la tige et le père de tous les croyants. Dieu l'appela dans la terre de Chanaan, où il voulait établir son culte et les enfants de ce patriarche, qu'il avait résolu de multiplier comme les étoiles du ciel et comme le sable de la mer. A la promesse qu'il lui fit de donner cette terre à ses descendants, il joignit quelque chose de bien plus illustre, et ce fut cette grande bénédiction qui devait être répandue sur tous les peuples du monde en Jésus-Christ sorti de sa race. C'est ce Jésus-Christ qu'Abraham honore en la personne du grand Pontife Melchisédech qui le représente ; et c'est à lui qu'il paie la dime du butin qu'il avait gagné sur les rois vaincus ; et c'est

par lui qu'il est béni. » (Discours sur l'histoire universelle.)

En effet, nous lisons dans la Genèse, qu'Abram, né à Ur en Chaldée, reçut ordre du Seigneur de venir dans la terre de Chanaan, et qu'il y vint avec Tharé, son père, et Saraï, sa femme. Un jour, le Seigneur lui dit : Je suis le Dieu tout-puissant : marche devant moi et sois parfait... désormais tu ne t'appelleras plus Abram, mais Abraham, parce que je t'ai constitué père de beaucoup de nations... Je te bénirai, et je multiplierai ta race comme les étoiles de la mer — et toutes les nations de la terre seront bénies en *Celui qui sortira de toi...* (Ch. xxii.)

C'est ainsi que le Seigneur Dieu fit choix de ce grand patriarche, au cœur ardent, plein de foi et de mâle courage, qui, sur la parole de Dieu eût immolé son cher fils Isaac, pour devenir le grand propagateur des Traditions primitives, surtout de la promesse du Messie.

Un jour, nous le verrons bientôt au cours de cet ouvrage, Notre-Seigneur Jésus-Christ choisira aussi un apôtre, Pierre, semblable à Abraham par sa foi et son ardeur, pour être le chef de son Église. Il y a dans la mission de ces deux hommes d'admirables traits de ressemblance. Sans nous arrêter à cette pensée, disons au moins qu'au temps où Jésus vivait, les juifs étaient fiers encore de se dire enfants d'Abraham ; comme aujourd'hui et jusqu'à la fin du monde, les chrétiens se feront honneur de demeurer unis, comme des enfants, à Pierre, le chef de notre race, en qualité de Vicaire de Jésus-Christ.

Abraham mourut à l'âge de cent soixante-quinze ans, après avoir, on peut le dire, évangélisé l'Égypte, et tous les pays qu'il habita avec sa nombreuse famille ; car après la mort de Sara, il épousa Céthura, dont il

eut de nombreux enfants, qui annoncèrent en tous lieux la Religion de leur père. Ismaël lui-même, dont les musulmans se disent les fils, ont du moins conservé la croyance à l'unité de Dieu.

C'était évidemment dans ce but de propager la vraie Religion que le Seigneur bénissait les Patriarches et leur donnait de nombreuses familles. Les bonnes familles ne sont jamais trop nombreuses, quand elles savent comprendre, elles aussi, que leur mission sur la terre est d'y promouvoir le Règne de Dieu et de son Christ.

#### *Joseph.*

Isaac et Jacob, nous le savons, furent fidèles à leur devoir, et transmirent à leurs descendants la connaissance des Traditions primitives. Toutefois, Joseph, fils de Jacob reçut de la part de Dieu, une mission spéciale d'aller évangéliser l'Égypte, c'est-à-dire de leur porter la bonne nouvelle, qui était alors de leur annoncer la venue du Messie, Jésus-Christ, notre adorable Roi.

Écoutons le Psalmiste raconter dans ses chants la gloire de Joseph et son apostolat. Il parle du voyage que durent faire en Égypte les frères de Joseph, ou plutôt le peuple de Dieu tout entier, poussé dans cette contrée par la famine.

« Le Seigneur envoya devant eux un homme : Joseph fut vendu pour être esclave. Ils l'humilièrent jusqu'à lui mettre les fers aux pieds, et le glaive transperça son âme de douleur, jusqu'à ce que sa parole fût accomplie. Alors Dieu lui parla et enflamma son âme. Le roi l'envoya chercher dans sa prison, et brisa ses chaînes. Le prince de tant de peuples lui donna la liberté. Il en fit le maître de sa maison et le constitua chef de tous ses biens. Il le chargea d'instruire les

princes de sa cour, et de l'instruire lui-même, et même d'apprendre la sagesse aux vieillards, aux anciens. Alors Joseph entra en Égypte, et Jacob demeura dans la terre de Cham. » (Ps. 104.)

Quelle révélation ! Comme elle prouve bien que Dieu a pris soin, en tout temps, d'instruire les petits et les grands, et qu'il y eut toujours quelque part, sur la terre, une autorité enseignante, à laquelle il fallait céder, témoin Pharaon, qui commandait à des foules innombrables : il se fait l'élève de Joseph ; son humble disciple ; et il veut avoir pour compagnons tous les princes de sa cour. Il va plus loin : reconnaissant la haute science de Joseph, il le prie d'instruire les anciens, les plus savants de son peuple. Et il a compris d'où lui vient ce savoir extraordinaire, aussi s'adressant à tous ses conseillers, en parlant de Joseph qui venait de lui expliquer ses songes, et de lui conseiller de choisir un homme pour approvisionner de blé l'Égypte, il dit : « Où pourrions-nous trouver un tel homme, qui ait comme celui-ci de l'Esprit de Dieu ? (Gen. xli, 38.)

Abraham nous faisait penser à Pierre : Joseph à Jésus-Christ lui-même. Ne fut-il pas une image vivante du Christ, dans sa sagesse, son humiliation et sa gloire ? Il reçut de Pharaon même le nom de Sauveur.

Et pendant combien de temps l'Égypte posséda-t-elle cet apôtre, cet homme mystérieux éclairé de si profondes et si vives lumières ? Quatre-vingts ans ! car arrivé encore jeune dans cette contrée, il y finit ses jours à l'âge de cent dix ans, cinquante ans après la mort de son père.

Admirons et adorons la sagesse de Dieu, qui fait luire dans les ténèbres le soleil de la vérité, et lorsque l'incrédulité nous dira que les juifs et les chrétiens sont allés s'instruire en Égypte, ouvrons le Psautier, qui, certes, n'a pas été composé pour le besoin de la cause.

et prouvons leur que notre Religion donne aux hommes la vérité, après l'avoir reçue du ciel, et non de la terre.

*Job.*

Vers le temps où mourut Joseph, vivait Job, dans la terre de Hus, en Idumée, descendant d'Ésaü, frère de Jacob.

Nous n'avons pas à faire l'éloge de ce grand homme, qui fut aussi un grand saint ; chacun le connaît, et ses sublimes paroles sont entre les mains de nos petits enfants et sous les yeux du peuple. Nos églises elles-mêmes retentissent de l'écho de ses douleurs, si noblement exprimées dans ses chants. Qui ne connaît les épreuves de Job, ses humiliations, sa résignation, son triomphe et sa gloire ? Figure de notre Roi crucifié, il semblait l'annoncer dans sa personne, et il le chantait avec amour : « car je sais, disait-il, *que mon Rédempteur est vivant, et que je ressusciterai au dernier jour.* » (Job xix, 25.) Il ajoutait : « Je serai revêtu de nouveau de ma peau, et je verrai mon Dieu, dans ma propre chair. » (Ibid.)

De telles paroles, et des vertus si éclatantes, attestent bien le travail que faisaient dans les âmes de bonne volonté, même en ces temps reculés, et l'instruction religieuse, et le secours de la grâce divine.

*Moïse.*

Né en Égypte, dans ce pays que Joseph avait instruit, Moïse apprit à la cour du roi Pharaon les lettres et les sciences profanes, avec les traditions que les savants, au moins, avaient retenues, après les avoir apprises de leurs pères, disciples de Joseph.